

Jean-Paul Damaggio

Léon Cladel, entre français et Occitan

Texte de 1992

« De sa robuste main, qui avait conservé l'étreinte virile de sa race paysanne,
Cladel a pétri et mêlé, en une seule, les deux langues d'oïl et d'oc... »

Louis-Xavier de Ricard

« Voulez-vous savoir comment je l'aimais ? Pour vous le dire, il me faudrait créer un langue. »

Cladel dans *les Amours éternelles* de 1858.

"L'écriture est l'anti-parole." Henri Lefebvre 1967 (1)

Pour commencer de la manière la plus sérieuse possible, j'ai décidé de vous donner d'abord une citation de Baudelaire. Elle concerne la préparation d'une des premières nouvelles de Léon Cladel, *les Amours éternelles*. Il s'agit d'une lettre de Baudelaire à Cladel, communiquée par Cladel, qui commence par "Cher enfant » : nous sommes en 1859 environ, Cladel a 23 ans alors que son maître en a presque 40. J'insiste sur le fait qui doit paraître étrange : Baudelaire est bien le maître de Cladel car Cladel n'est pas le disciple de Baudelaire.

Que dit la vedette considérée à l'époque comme un détrit ?

" Il serait bon de revoir ensemble, une fois pour toutes, vos Amours Eternelles, que vous avez bien voulu me dédier, et dont la neuvième épreuve m'a été communiquée hier soir par l'imprimeur de la Revue Gauloise, une douzaine de termes impropres et quelques locutions d'outre Loire plus romanes que françaises et qui semblent trop hétérodoxes, déparent, à mon avis, votre curieux travail..." (2)

Vous le comprenez, cette lettre est précieuse par rapport au sujet de ce soir. Tout de suite on est en droit de se demander : Cladel a-t-il cédé au maître, a-t-il enlevé les locutions d'outre Loire ? Pour l'essentiel il n'a pas cédé, jusqu'à trouver un stratagème pour caser son cri de guerre : « *Diou me damné* ». Comment ? Déjà, et comme souvent par la suite, ce texte de Cladel est un dialogue entre une personne et lui. Cette façon qu'il a d'être clairement présent dans la plupart de ses textes risque de produire le plus pire des malentendus, aussi, avant de continuer, je tiens à rappeler la position du narrateur Cladel par rapport à ses personnages.

Le plus souvent, dans la littérature française, pour ce que j'en connais, le narrateur masqué est au-dessus de ses personnages. Il tire les ficelles et en clair les personnages sont présents pour sa gloire d'auteur. Je pourrai vous dire à quoi cela abouti chez Zola par exemple.

Inversement, Cladel est ouvertement présent mais en dessous de ses personnages. En tant qu'auteur, il est à leur service, prouvant par là-même qu'ils sortent tous du réel et non de son imagination.

Vous comprenez que si j'intitule cette causerie "la quête d'une langue", il m'était indispensable de rappeler la position sur laquelle s'installe l'écrivain. Puisqu'il avoue qu'il n'invente rien, tout son effort doit se porter sur l'écriture.

Et j'en reviens aux *Amours Eternelles*. (3)

Par ce titre, Cladel manifeste, avec l'accord ici de Baudelaire, une conception originale de la langue française puisqu'on aurait dû dire : *les amours éternels*. Bref, comment, dans ce premier texte, Cladel case-t-il "Diou me damne!"?

(Cladel parle) « - Or ça, lui dis je, de quel pays êtes-vous ? Vous employez des expressions familières à tous les peuples d'Europe (*diavolo, caramba, goddam, Hunder teufel*) et votre accent n'aide guère à déterminer votre nationalité ? »

(réponse de l'interlocuteur qui s'appelle Malo Verdad et habite 13 rue d'Enfer)

« - Diou me damne ! En revanche, le vôtre ne cache pas que vous êtes né aux bords de la Garonne. »

Inversement, chez Zola, dans *Germinal*, après dix minutes de conversation, le vieux mineur demande au vagabond : « Vous êtes de Belgique [. . .] - Non répond ce dernier, je viens du Midi ». Voyez, certains auteurs n'entendent pas les accents !

Le personnage central des *Amours Eternelles* fait découvrir à Léon Cladel qu'en hébreu Léon fait à l'envers Noël et qu'en conséquence il peut être à la fois « né pour le bonheur, repos de Dieu » ou « né pour la misère, pour le malheur ». Cladel fils d'une scission "entre l'impalpable et l'être corporel" ; Cladel père d'une union de la terre et du ciel. Mais retour plus précis au sujet. Après cet usage du grand Baudelaire, lançons-nous dans la conférence avec tout d'abord deux préalables.

A - Deux préalables

1 - Dans notre pays, on pense trop facilement qu'une langue est donnée une fois pour toute, qu'il s'agit du français, d'un français évident, à la grammaire établie, au vocabulaire connu etc. En fait, tout être humain passe sa vie à chercher sa langue, la langue orale d'abord qui lui donne un ton, un accent, un rythme ; une langue écrite ensuite, marque de la Grande Ecole et cause de bien des joies et inquiétudes enfantines.

On imagine qu'à 10 ans, voire quinze pour les retardataires, les acquisitions sont terminées, que nous sommes en possession d'une langue. Or voilà qu'au même moment, par un principe jugé souvent vicieux par les enfants, il faut se lancer dans l'apprentissage de langues étrangères. Et les surprises ne cesseront jamais. Langue du travail, de l'administration ou pour celui qui se découvre des problèmes avec la justice, langue du "droit", il reste toujours des langues à découvrir, à construire.

Tout serait plus simple si, dès le départ, il était entendu que, jusqu'à notre mort, on reste en situation d'apprentissage indispensable de sa propre langue, une langue qui jamais ne peut nous laisser en repos.

Une vision étroite de la langue fait, des Français, des humains connus pour leur incapacité à bien parler les langues étrangères. Avec les Jeux olympiques on a été informé des débats entre le catalan et le castillan. Avec des écrivains comme Pier-Paolo Pasolini -notez le Pier qui est du frioulan- on a pu apprendre que la langue italienne était encore forte de ses dialectes. A d'autres moments les flamands firent parler d'eux. Toutes les langues sont en mouvement si bien qu'aujourd'hui des personnalités appellent à la défense du français en des termes qui m'amuse (4).

Bref parler de Cladel comme écrivain en quête d'une langue c'est donc dire deux évidences : d'une part que c'est la tâche naturelle de tout écrivain et d'autre part que cette même tâche est, dans un autre registre, tout autant la nôtre.

2 - A parler de Léon Cladel, voici mon deuxième préalable : je ne veux pas chercher à le mettre sur un piédestal qu'on lui aurait refusé. J'ai déjà pris acte qu'il avait été écarté de notre vie littéraire française, cet fait ne devant cependant pas nous empêcher de chercher, avec lui, à découvrir quelques unes des tentatives qu'il a osé. Pas question, en conséquence, de dire ce qu'il a de plus et de mieux que les autres. Essayons de voir simplement quelle langue il a cherché à inventer, en pensant que les réalisations d'un homme ne peuvent que servir, de manière plus ou moins directe, à d'autres humains.

B - Quel objectif ?

L'idée que je veux essayer de défendre dans cette intervention est la suivante : Cladel cherchant à inventer un rapport égalitaire Paris/Province va inclure son invention dans la langue qu'il crée, qui est une rencontre entre le français et l'occitan que j'appelle aussi bien le patois. Sur cette question je suis obligé de reprendre les propos qu'il tenait à son ami Augustin Quercy et que Perbosc a rendus public :

« Un jour viendra, je le vois, je le sens, je le sais, où Paris sera bien heureux de ne pas nous avoir tout à fait démarqués, et ce sont les provinces qui tôt ou tard, en reprenant leurs vieilles franchises et chacune son langage particulier, sauveront la France, que la centralisation a complètement émasculée ».

Cette phrase dit pour moi toute la philosophie du personnage dont nous étudions ce soir qu'un aspect. Observons le « je vois, je sens, je sais » qui manifeste un refus du « tout intello » de ceux qui, seulement, savent. Observons le passage sur « les vieilles franchises et le langage particulier » qui manifeste une volonté d'installer la langue dans le rapport au politique pris au sens large. Et enfin ce cri : « sauver la France » qui, à l'époque, n'avait pas le succès d'aujourd'hui et qui s'inscrit en complète opposition avec les idées reçues.

D'un part, au Midi, le cri dominant des défenseurs de l'Occitanie a toujours été "sauver le Midi" avec la variante de ceux qui veulent le sauver contre Paris et ceux qui veulent le sauver avec Paris.

D'autre part, à Paris, le cri dominant aujourd'hui est de sauver la France contre l'Europe ou avec l'Europe, mais en conséquence sans rapports avec la province (voir le texte sur l'appel pour l'avenir de la langue française).

Bref Cladel a une perspective nationale française comme horizon minimum et le monde entier à la semelle de ses sabots.

Il écrit en français (je parlerai d'une de ses poésies en oc) donc, certains diront qu'il a une position en rapport avec sa situation (ils oublieront qu'il se veut plus marginal que les Mistral et compagnie). Sachons d'entrée qu'il s'agit d'un français qu'il veut faire bouger, qu'il travaille, transforme et rend un peu écarlate. Pour faire cette étude je vais m'appuyer sur un livre, **les Va-nu pieds**, livre fondamental de Léon Cladel, livre qui fut traduit aussitôt en italien (en 1877). Ce recueil de douze nouvelles (surtout pas treize) est une alternance Paris/Province avec cependant sept récits concernant plutôt des parisiens (Pa) contre cinq concernant des méridionaux (Pr) car la suite est ainsi : Pa - Pr - Pa - Pr - Pa - Pr - Pa - Pr - Pa.

Cette suite permet de faire une boucle qui évoque, au départ, deux orphelins pris en charge par de braves républicains de 1848 et se termine par un orphelin qui perd son père au Mur des Fédérés. La construction de ce livre, comme toute l'œuvre écrite de Cladel est déjà une langue en soi.

C'est son premier livre de nouvelles. A parler de quête d'une langue, il me faut tout de même insister sur le sens français du genre "nouvelle". Cladel s'essaya à la poésie mais décida d'abandonner "la langue des Dieux" qui est effectivement difficilement conciliable avec son projet. En conséquence, en France, il reste le roman car la nouvelle est considérée comme un sous-produit du roman. Ecrivent des nouvelles ceux qui ne peuvent avoir l'envergure du romancier. La nouvelle, c'était du temps de Cladel, la même chose que la BD ou l'accordéon dans la France des années 60. Depuis, la nouvelle est revenue, comme Renaud utilisant l'accordéon, et la BD gagnant ses lettres de noblesse. Mais difficilement, et je vous renvoie à la belle revue qui était à la BM de Montauban et qui a coulé. Elle s'appelait "**Nouvelles, nouvelles**".

Malgré ce mépris classique pour le nouvelle, Cladel en écrira beaucoup et est un des rares de son temps. Il faut y voir aussi des raisons économiques et pas seulement littéraires. Il a une famille à nourrir et attendre la fin de la rédaction d'un roman pour vendre de la copie lui était difficile.

J'ajoute avant d'entrer enfin dans le sujet je précise que je n'ai pas rencontré Cladel par ce livre : **les va-nu-pieds** car le titre me paraissait ringard. **Germinal** j'en conviens est cent fois plus beau comme titre.

J'ai d'ailleurs eu du mal pour entrer dans les écrits de Cladel étant tout à fait insensible à des livres comme **le deuxième mystère de la réincarnation, Ompdrailles, la Fête votive** etc... En fait j'ai commencé par aimer **les Petits Cahiers** puis, de nouvelles en nouvelles, j'ai compris enfin ce que je lisais. Et que lit-on autour de ce simple titre : **les va-nu-pieds** ?

En italien ils ont choisi pour traduire : **I disperati** (6) et j'ai dernièrement acheté un livre portant ce même titre mais qui traite d'un tout autre sujet. Laissons le dialogue entre le mot français et le mot italien pour chercher Cladel face à la France.

Pour entrer dans les questions de langue : quel mot peut dire le contraire des va-nu-pieds ? Le bien sapé et bien chaussé ? Il me semble que c'est la réponse logique, du moins c'est ce que j'ai cru longtemps. Le contraire du va-nu-pieds semble être le puissant, le dominateur, le riche, le chef etc. or, tant qu'on en reste à cette idée, on ne lit pas Cladel. Le mot contraire vous le trouvez dans **les va-nu-pieds** et c'est **le vaut-pas-cher** ! Aujourd'hui nous dirions : **le vau-rien**.

Pour comprendre cette quête d'une langue il faut saisir les implications de cette opposition majeure aux yeux de Cladel: va-nu-pieds / vaurien. LES OPPOSITIONS SONT AU SEIN DU PEUPLE. D'un côté ceux qui se vivent dans le regard des puissants (les vauriens qui ne méritent que leur sort), de l'autre ceux qui vivent contre le regard des "gens de qualité" et qui, pour réussir cette vie, ont besoin d'une langue leur appartenant, indépendante des langues de pouvoir, donc attachées au quotidien et à l'histoire. Il ne va donc pas faire l'éloge de paysans contre les bourgeois vu que pour lui des paysans sont pires que des bourgeois, mais il dira son amour des paysans debout.

Bref, sa langue est française car d'abord politique et non pas sociale. Non seulement Cladel n'est pas au-dessus de ses personnages mais en plus, il n'est pas au-dessus de la société. Toute hiérarchie, même démocrate est pour lui la première pierre de l'aliénation. De même, pour Dieu, il considère qu'il est au cœur de la terre et non au ciel. Cladel n'est donc pas l'homme du piédestal mais l'homme du souterrain donc celui de l'âme, comme le chante Paolo Conte *il maestro è nell'anima*. Dernièrement Jean-Marc Buge me communiquait un livre qui vient de paraître en France et qui contient quelques lignes d'un éloge très fin et très adroit de Léon Cladel. L'auteur est journaliste au **Monde** et quand on sait combien ce journal reste le quotidien de référence, on pourrait penser que Cladel va enfin sortir de son souterrain. Malheureusement ce journaliste est responsable de la rubrique ... Cuisine¹ !

C - Des effets de langue

1 - Son livre commence par l'histoire de *mon ami le sergent de ville*, titre qui est une nouvelle manifestation du souci majeur de Cladel : faire dans le paradoxal comme avec son premier titre qui plut tant à Baudelaire : *les Martyrs ridicules* et par la suite nous aurons Gueux *de Marque* ou *Effigies d'inconnus*. Le paradoxe pour le sergent de ville tient au fait que ceux qui connaissent Cladel, savent très bien ce qu'il précise à l'intention des lecteurs futurs :

« *la répugnance assez vive que m'a toujours inspirée l'illustre compagnie* » (c'est-à-dire la compagnie des sergents de ville) et pourtant il va faire l'éloge d'un sergo !

Que découvre-t-on du point de vue de la langue suite à une lecture minutieuse ? Je vais m'en tenir à deux marques de fabrique cladelienne. L'utilisation de *pécaïre* (son cri d'amour) mis dans la bouche de ce parisien typique, prouve qu'il est son ami, d'autant qu'on découvre que dans la bouche de ce même sergent l'expression *positivement* : "Elle soufflait pour les réchauffer sur ses adorables menottes qui, positivement, étaient toutes bleues ..."

Ce mot *positivement*, du sergent de ville, est le plus souvent mis dans la bouche des méridionaux : « *Si tu te conduis en crâne mâle à l'égard de cette superbe femelle que, positivement, tu ne mérites en aucune façon* » dit un père méridional à son futur beau-frère.

Le lutteur méridional dit de son titre : « *Je ne l'ai pas volé ce titre, car, positivement; je déchire et je mords quand la moutarde me monte au nez* ».

Ou dans *Paul des blés*, le Parisien dit : "dis bonjour aux mufles de cette région qui, c'est positif, n'attachent pas leurs chiens avec des saucisses"

Vous vous doutez que ce n'est pas là le sens premier de : c'est positif !

Ce *positivement* appartient à la langue française pourtant comme *pécaïre* (qui est aussi sur le Larousse en 15 volumes) je pense qu'il vient de l'oc. Dans le moissagais, note Renat Pautal, on dit beaucoup *parement* (qu'on trouve beaucoup dans Cayrou) et il se demande comment le traduire : il propose par *absolument, vraiment* et je pense que Cladel a choisi *positivement*. Voici une phrase de Cayrou prononcée par une personne qui vient de manger des champignons et qui prétend qu'ils lui reprochent. "Bous reprochon de bous abe manjats parement Aqui so que bous reprochon." Un ami provençal me faisait remarquer qu'ils n'ont pas ce *parement* mais qu'ils ont *parai* qui veut dire, *n'est-ce pas*, et qui renvoie à *positivement*.

En utilisant, pour ce sergent, ces mots dérivés plus ou moins de l'occitan, Cladel prouve toute sa sympathie pour le sergo dont il rappelle adroitement qu'il parle vraiment parisien :

« *En v'la des z'/asards / Oh / ça, par exemple /c'est -y rigolo /* » et Cladel précise : « *à coup sûr il était de Pâe ... ri !* »

2) - La deuxième histoire est celle *d'Achille et Patrocle* deux montalbanais militaires. Je retiens ici l'enjeu stratégique des occitanismes.

Le paysan, quand on lui demanda son nom et prénom répondit d'abord : *Janoutet* et ensuite Jean Gasq nous précise Cladel. Ce décalage janoutet/jean Gasq symbolise ce double monde où on a deux

¹ Malheureusement je ne sais plus de quel livre il s'agissait.

noms et ce n'est pas sans conséquence. Janoutet s'exprime moitié en français, moitié en gascon et, le livre n'est pas moitié en français, moitié en gascon comme pourrait en déduire mécaniquement la nécessité, du bilinguisme de Janoutet. Pour Cladel, l'œuvre est écrite en un français capable de rendre cette dimension, langue parlée donc langue occitane ici. Il ne s'agit pas de mettre partout des occitanismes mais de les caser aux endroits stratégiques donc par exemple quand on donne son nom. Et aussi pour atteindre ses vœux militaires

"Il dégoisait à tue-tête une romance méridionale : la "Pastourelleto de la Coumbo Prioudo" (la petite bergère du Val-Profond) et un chef s'approche pour lui demander :

- *D'où es-tu, du Languedoc ou de la Gascogne ?*
- *Je suis de là près, en Quercy.*
- *Bien /... Je te fais caporal !*
- *J'aimerais mieux être brigadier...*
- *Ah !Ah ! tu voudrais passer dans la cavalerie !"*

Et Janoutet obtiendra satisfaction.

Cette deuxième histoire me pousse à cette observation syntaxique, dont je vous laisse le soin de dire si c'est du bon français : *il lui dit qu'il souhaitait d'être soldat*. Et ajoutons que si j'étudie la langue je ne suis pas insensible au geste et à l'attitude de ces deux quercynois qui, quand on rasa les soldats, obtinrent le droit de garder *leur chevelure ... républicaine*.

3 - La troisième histoire est une incroyable et terrible histoire d'amour qui se passe à Meudon. Pour m'éviter une épreuve difficile je passe directement à la quatrième histoire.

4 - Avec les Auryentis on se retrouve à Lafrançaise dans une histoire de paysans comme on en lit rarement. Les occitanismes sont ici la marque d'une langue du quotidien. La langue de Cladel ne supporte pas les envolées lyriques (d'où à mon sens ses échecs quand il veut être grandiloquent), il préfère l'épique-réaliste. Il raconte une scène généralement dure, la scène du partage de l'héritage. Ils sont trois frères, l'aîné a la terre, et les cadets sont le curé et le militaire. Ils laissent tout à l'aîné mais à condition qu'il ne fasse pas, de ses enfants, des curés ou des militaires ! Le réalisme c'est que si le curé et le militaire avaient eu "voix au chapitre" (et je ne reviens pas sur l'absence de chapitres dans l'œuvre de Cladel) ils ne seraient pas devenus curé ou soldat. L'épique est dans la façon d'accepter son sort malgré tout.

Cette histoire se finira par la réconciliation chère à Cladel : ils vont tous prendre une charrue et se mettre à labourer et je pense au rapport avec la danse, qui s'appelle la bourrée.

- les occitanismes : *la borde, le pech, la panade* et je ne sais que penser de cette façon gentille de dénommer la femme : *la bellote* ! Plus souvent est utilisé dans ces circonstances : *la mienne*, forme que Cladel utilisait dans la vie courante. J'aime beaucoup, *tu te truffes de moi* pour dire, tu te moques de moi car là aussi circule un sens plein de bonté.

On retrouve des mots occitans qui disent l'amitié, *le labri* si fréquent chez Cladel, *les bessous* pour dire les jumeaux, *la pitchoune* pour dire le petit enfant, ou *lou drolle* pour dire celui qui est plus grand, moussu *l'ritou* pour dire monsieur le curé. Ces mots occitans servent aussi pour un autre genre d'amitiés : les jurons (mais on ne s'injurie pas chez Cladel !) ; *Sacré-Di Sabbat de Diou* / Ailleurs vous trouverez : *une voix sépulcrale, un fort accent méridional* à qui Cladel répond : *Sang Dioux* ! (un juron très fréquent chez Cladel comme chez Cayrou qui est traduit par *Saint Dieu* dans le dictionnaire de Dumas mais je préfère traduire *Sang Dieu*) ou, *Malo-Diou* le propos d'un lutteur. Dans **Crête Rouge** on trouve : *On verra plus tard sangdioux / de quelle manière il convient d'agir*. Dans la nouvelle qui nous concerne vous trouverez l'immanquable *Diou me damne*. Plus gentil *Brave Diou*. Jean Blaize présentant Cladel vers 1880 écrit après lecture de la nouvelle : **Lous Esclots** titre d'une chanson occitane :

Cladel parsème ses œuvres de mots gascons, languedociens ; les mêle comme inconsciemment à la victorieuse langue d'oïl. Parfois même il oublie de les traduire... Lous Esclots contiennent bien d'autres exclamations ! Pas de style plus exclamatif que celui de Cladel. Françaises ou non, à chaque page, les interjections surgissent éclatent, volent. Des phrases en sont hachées en plusieurs endroits.

Et les jurons ! A tout instant, les pauvres gens du monde risquent d'avoir les tympanes écorchés par des juréments formidables. Et l'auteur cite celui, extraordinaire, de cette nouvelle : "Trounouïre de Diou ! positivement un vrai sang vif et rouge comme le jus des souches, ou du vrai sang gascon dans les veines.

Dans cette nouvelle on trouve aussi *O Dioux ! Sacro-Di ! Sacaro-Milo !*

J'ajoute qu'après le *positivement* que vous venez d'entendre encore on trouve aussi l'immanquable *pécaïre*. Je ne peux m'éviter d'indiquer comment Cladel caractérise cette chanson qu'il entend un matin en se réveillant à Paris et qui est chantée par les conscrits en partance pour la guerre contre l'Allemagne en 1870 :

"Oui; ce cantique allègre et mordant que tout fils du Languedoc et de la Gascogne balbutie dans ses langues de bambin, et dont aucun palimpseste ni nul archéologue n'a su me révéler l'origine perdue dans la nuit des temps ... C'est un hymne patriotique plus populaire dans le Sud-Ouest que la Marseillaise ..."

Quand on sait le culte que Cladel vouait à la Marseillaise on peut en déduire qu'il n'exagère pas. Il écrira donc les paroles suivantes de la chanson : *Cinq sos de bato / Cinq sos de ferro Pes esclots/Cinq sos costeroum/Lous esclots /* Et les militaires défilant avec cette chanson il note parmi les public *quelques badauds assez arrogants pour le parler du Midi.*

Dans cette même nouvelle il case cette expression : *l'ase té quille !*

Quand on a compris l'importance finale de cette histoire des *Auryentis*, les retrouvailles du soldat et du militaire derrière des bœufs, on se doute qu'on va y retrouver des mots en oc les plus classiques du monde de la terre ; « *Ah / Laouret, Ah ! / Caoubet !* » « *Ah ! Maourel ! Ah ! Casta !* » « *Maissan bioou ! puto de bacco ! ou « Anen !Anen ! isso !* »

Dieu n'est pas que dans les mauvais jurons. On le trouve ailleurs dans cette expression : *Que c'est joli !, Dieu de Dieu !*

Ailleurs on trouve le quotidien de la superstition symbolisée par le *raillaïre del Drap*, l'avocat du diable précise Cladel, face à l'expression *Es aqui lou capela*, pour dire il est ici le curé, étant entendu que les paysans *récitent des ave romano gascons*, quand il est dit d'un centenaire qu'il disait des oraisons patoises. On trouve aussi chez Cladel le fameux *Qu'es aco?* mis dans la bouche d'un parisien ! Et à parler du parisien n'allez pas croire que la langue d'oc est accrochée chez Cladel au monde de la terre. A Paris, **Paul-des-blés** (un autre qui dit *Diou me damne*) a encore sa langue maternelle quand il crie pour vendre ses châtaignes : *Castagnas Caoudas !* Dans cette nouvelle un dialogue dit très bien la façon de faire de l'écrivain :

« - *Ah ! voun Diou de voun Diou ! s'exclama-t-il en élevant en l'air le trophée qu'il avait conquis; aimaiou ta pla, crèses-me pla, vendré de castagnas al pè del pech ?*

- *Oui, je conçois qu'il te plairait autant de débiter des marrons au pied de la colline où tu résides; néanmoins, je t'en félicite, tu ne rechignes point à la besogne et tu remplis à souhait ton devoir de patriote.*

- *Un bouci maî, sans me vanta, què lou noumat Trochu !*

- *Mieux que lui, je n'en doute pas; s'il marchait comme ses ouailles, il irait beaucoup trop loin, cet excellent abbé; mais, j'en ai peur, son plan...*

- *Abourcara quaouque bel joun commo mous paoures carbous !*

- *Ils sont donc flambés tes pauvres charbons avant d'avoir pris feu ? (un projet de Paul)*

- *Flambatz !*

- *Au diable le patois ! Exprime-toi, je t'en prie, en français.*

- *Sabi pas encore prou cette lenguo ! ça vindra ! La République ès bè vengude, elle, et perchè, nous l'avons enfin attrapée, cette Marianno, nous la garderons. »*

Cladel ne traduit pas mais donne la traduction dans le dialogue. Il a lié connaissance avec cet homme en lui parlant "en langue d'oc » et quand il lui demande d'où il est Paul répond : *Intrigant / tu me couillonnes, il suffit de m'ouïr un tantet pour s'apercevoir que j suis natif d'outre-Loire.*

Avec cette nouvelle **Paul-des-Blés**, et certains comprendront que j'y sois attaché², on peut pousser la réflexion plus loin. **Paul des Blés** est le petit occitan sauvé par le Parisien des faubourgs qui se marie avec une Parisienne. Si comme je le pense, on considère la nouvelle, comme symbolique de la pensée de Cladel, on peut en déduire que l'auteur veut une union Paris/Province sous "la coupe" de Paris.

Or avez-vous bien noté ce que dit le petit occitan devenu grand : puisque la République est venue, il finira bien par apprendre la langue ! Le passage au français ne peut se faire donc que par la politique. Oui mais pas n'importe quelle politique car à ma connaissance le soutien à la Commune de Paris ne fut pas un soutien centraliste. J'en connais au moins un, en Algérie, qui fut fusillé pour son soutien à la Commune, le père du poète Muhend-U-M'hend (écriture variable). Et Paul des Blés ainsi que sa compagne sont des communards.

Bizarrerie majeure : au départ Cladel fait parler le petit presque uniquement en français et les mots en oc ne viennent que quand il se trouve à Paris. Par la lutte, Cladel découvre qu'il aspire à unir l'oc et le français populaire. *Il me quitta, disant, tout pénétré de reconnaissance, en son patois pittoresque et musical. On s'en souviendra toujours, milo dious / de ce noble baiser-là...*

Et qui lui avait donné ce baiser-là ? moussu Bitor Hugo ! que Paul des Blés croit retrouver à la fin quand face à celui qui le tue il s'écrie : *Moun Diou Moun Diou il ressemble trait pour traita moussu Bitor Hugo*. Ce qui pour Cladel furent de *pieuses et saintes paroles*. Voyez donc l'insistance : le patoisant et Victor Hugo !

Il parlera de cette voix sans arrêt : une voix gasconnante. Sur les barricades on retrouve un farceur épique comme il n'en pousse que sur les bords de la Seine ... et il y parle aussi de la démocratie militante ... Cladel aimera Paris à cause de ce farceur épique, expression qui, comme démocratie militante, mérite sa place dans nos conversations.

Je ne sais d'où lui est venue l'idée d'appeler Napoléon III, **le trabucaire** (brigand des Pyrénées).

Sur les mots occitans il serait injuste d'oublier : Le *Bouscassié* titre d'un important roman et s'il met en français *Ompdrailles* il rappelle dans *Quelques Sires* :

« *Oui celui-là même qui me fournit le type et le nom de mon Albe Ompdrailles (oumpdralhos. .).* »

Dans ce livre on trouve une chanson en occitan présentée ainsi :

« *Et les ruraux, toujours prêts à traduire leur enthousiasme par des odes et des ballades légendaires, dirent une chanson de geste, rimée par quelque obscur troubadour du Moyen-Age, à la gloire du pair de France, neveu de Charlemagne, de ce bon paladin en détresse dont l'oliphant s'entendit jadis à travers les Pyrénées, de Roncevaux à Toulouse, et qui portait à son flanc la noble Durandal :*

"Ourland es tournat / In nostros countrados, Ei sas mas an sounat, Plenos de trounados, Sul couffet engounnat / D'as Sarrazinados / Bol damoura praici / Lou talent porto -sabre/ect."

On trouve aussi dans ce livre l'hymne roman du pays (Rouergue) d'après Cladel :

"Anfren din 's lo cel / Cerca les estellos / E, pu 'nau que l'aucel / Boularem amb'elos ; / Obe / Quand saren pla sadouls/ d'agacha la lusentos, /tornaren amb 'els pouls /baissa las valentos / Obe!"

Et à parler des chansons - voyez que comme pour les jurons j'aurais pu faire une conférence que sur ce thème lui aussi populaire - j'ajoute encore celle-ci présenté comme le refrain préféré des montalbanais encore en 1851 : "*De bi, de pa, de pa, de bi, Amai quaouque biouu que penno, Nous cal aco, e une fenno, De bi de pa, de pa, de bi!*"

5 - Eral le dompteur, nouvelle histoire d'amour aussi terrible que l'autre mais comme elle se termine bien retenons, sans souffrir, une observation qui nous éloigne des occitanismes. Cladel utilise les autres langues et en particulier l'anglais. Dans cette histoire il parle du *partner* de la *genty*. Ailleurs il appelait le sergent de ville le *policeman*. Par contre *un vrai zig* c'est du parler populaire et c'est un brave type. Ce mot est classique chez Cladel. Quand il fait dire à quelqu'un *il signor macaroni*

² Elle est au cœur d'un mon livre sur Cladel : Qui a tué Léon Cladel ?

on comprend mieux. Ailleurs pour les fusils il parle des *rifles*, ou du *stick* au bout des ongles et du *high-life* (une chronique journalistique) puis du *fireman* pour le mineur. Dans un autre domaine il utilise le mot *blockhaus*. Il y a aussi le muscadin et le *pifferaro* pour dire garibaldien !

Concernant encore les langues étrangères Cladel reprendra des termes venus par l'armée d'Afrique : *le burnous, le bédouin, le fès*.

Pour me mettre hors-sujet je relève aussi dans cette histoire la fameuse phrase " *il est des instants qui durent des siècles*" car elle m'a fait penser au titre d'un roman italien "*oggi è un secolo*". Il se trouve que dans la revanche il est aussi écrit : "*ils revécurent en une seule minute tout leur bonheur évanoui.*"

6 - L'Enterrement d'un ilote nous fait revenir dans le coin de Lafrançaise pour l'enterrement d'un paysan. On dit que cette histoire a été inspirée par la peinture de Courbet, ***L'Enterrement à Ornans*** et aussi que Cladel perdit la foi en assistant à un enterrement. Bref il ressort du récit que cette famille n'a aucun respect pour le mort. On va retrouver les occitanismes du quotidien (comme *Té, té ... ou Eh ! "bé...*), ou le fameux *Pécaïre* mais je m'arrête cette fois sur les expressions d'argot français ou occitanisme en français.

"*Le vaillant qui soigne sa viande intimide la mort.*" Parler du corps comme de "sa viande" est une expression chère à Bernard Lubat. "*La mort est couïonnée*" (couïonné qui date du XVII^{ème} siècle est un mot assez fréquent chez Cladel); "*Il ne jetait pas les argents par les fenêtres !*"; "*c'est bien désagréable de perdre un journal*" et ici "journal" signifie une journée de travail et passe plutôt pour un occitanisme.

Ailleurs on trouve : *en tant que ton pays*, le mot pays servant à dire ami, *c'est un agace*, l'agace c'est la pie, et du point de vue syntaxique ces deux phrases : *Appelée Poucette à cause qu'elle n'était guère plus grosse que le poing ; On s'était toujours figuré par ici que tu n'avais que des culottes rapiécées.*

Le mot *bougre* est aussi très souvent employé par Cladel comme dans *un bougre de finaud*.

Que dire des expressions : *un couple d'années, les grandets, tire-moi d'ici, il m'en souvient comme d'hier*, expressions cladéliennes par excellence et qui sont des occitanismes.

La contandine ou le contandin mot très fréquent pour dire les paysans qui ne se trouve pas sur les dictionnaires de français donc je suppose que Cladel l'a pris de l'oc mais je ne le connais pas en oc. Il existe en italien.

Il faudrait parler de *la campane* ce dernier mot étant aussi un occitanisme mais existant en français depuis le XIV^{ème} siècle pour dire une cloche de vache. Parmi les expressions ou idiotisme notons : *Nom d'un brûle-gueule ou non d'une boufarde !*

On trouve aussi le mot célèbre qui n'est pas lui sur les dictionnaires français : *le franciman* mais aussi une autre façon de dire camarade : le camarau et bûcher pour travailler.

7 - Nous revenons à Paris avec le Noctambule, cet autre va-nu-pieds. Relevons les mots qui servent à désigner ce Noctambule.

Ceux de Cladel : *le péripatéticien, le philosophe*, (et ces deux mots ne se suivent pas par hasard puisque le péripatéticien est un philosophe qui du temps d'Aristote s'adonnait à la pensée en se promenant) *l'écumeur de pavés, le chiffonnier, le diogène, le poète lyrique, le quidam, le châtelain* quand il rentre dans son repère.

Ceux que "le noctambule" s'octroie : *le ténébreux, le lunatique, le noctambule, le sans façon, le sans-culottes, le feignant, la crème des bons*.

En fait il s'appelle : *la Jugeotte*.

Observons que Cladel donne comme titre à la nouvelle un des mots venant de son personnage.

Voici des expressions : *quel temps de chien, geler à pierre fendre, un air à couper au couteau, parler à bâtons rompus, à tire larigot, s'en battre l'œil, boire rubis sur ongle*.

Usage encore une fois du parler populaire.

Pour éviter de dire Dieu, le noctambule parle du vieux Pape de là-haut et du Sempiternel ; il dit Dieu dans Vingt-Dieux .

Relevons ailleurs d'autres mots familiers :

Jacques Bonhomme c'est--à-dire le Peuple ; est-il paf ou tocqué ; la viande ou la piquette ; il avait un pif comme il n'y en a pas ; Il me serra la pince ; Je suis fort estomaqué ; c'était des menteries idiot, cornichon, aztèque. Je ne sais pourquoi aztèque est péjoratif ! On peut évoquer aussi pékin, blancs-becs, pioncer, le toupet, tu nous canules et nous bassines ... entre le zist et le zest, pas décidé du tout, les giries, esbigne-toi, le pognon, le sagouin.

8- On reste à Paris avec *La citoyenne Isidore* une démocrate qui devenue bien vieille fait la leçon à son frère un traître à la cause. A partir de cette seule histoire on peut chercher les verbes que propose Cladel pour dire que quelqu'un parle : interroger, déclarer, demander, répondre, continuer, crier, s'écrier, ajouter, interrompre, prononcer, entendre, balbutier, murmurer, adjurer, raconter... et dire.

Penchons-nous sur le mot *peuple* au centre de cette nouvelle en cherchant dans tout le livre.

Avec le titre *les va-nu pieds* on peut en déduire qu'il va être question du peuple. J'ai essayé de voir quel usage il faisait de ce mot qui eut incontestablement son heure de gloire en 1848. Quelques observations concernant les équivalents utilisés. Dès la préface, Cladel nous annonce qu'on va lire des *tragiques histoires plébéiennes* et ces mots *plèbe* et *plébéien*, reviendront plus souvent que *va-nu-pieds*. On trouve des termes plus ordinaires à nos yeux : *les gens, la foule, tout le monde, le public* et parfois de manière familière *le populo*. Cladel n'emploie jamais les travailleurs mais *les laborieux, les roturiers, les gueux, le porte-blouse, le prolétaire*. Face à *va-nu pieds*, terme qu'il classe à gauche, on peut mettre, nous le savons maintenant, le *vaut-pas-cher* terme manifestement de droite. Une seule fois sont évoqués les *sans-culottes*, dans le **Noctambule**.

Le mot *peuple* est utilisé 24 fois, avec le cas du peuple vu en terme de population voire d'opinion publique comme on dit aujourd'hui.

"*Que demande le peuple?*" dit Charles Pasqua et j'ai noté à la présentation de la dernière expo d'Ibéria³ que le membre du consulat parla de « la population espagnole » puis rectifia aussitôt en disant « la communauté espagnole de la région ». "Communauté", "projet", "contrat" sont les termes de nos temps de démocratie où les balayeurs sont des ingénieurs de la propreté.

Dans ce sens de communauté, Cladel parle *des peuples de l'univers, du peuple qui alors rompit les rangs* (il s'agissait de ceux qui observaient l'hercule) du fait *qu'il apprenait ce qu'était les peuples. Le peuple ayant toujours agréé l'esprit* (les intellos agréé la lettre) *autant que le courage* (là il s'agit des spectateurs du cirque), *filles du peuple, un peuple de meurt-de-faim. Jacques Bonhomme c'est-à-dire le Peuple. Ils en étaient du peuple eux*. Là déjà, on sent que le peuple ce n'est pas toute la population d'un pays.

Le peuple signifiant le pouvoir du peuple, le pouvoir d'une partie de la société contre une autre partie.

La démonstration de ce sens du mot est donnée par la citoyenne Isidore déléguée *du Peuple et de Dieu* qui dit *le peuple parle par ma bouche*, qui se dit du peuple face à *l'homme de qualité* (ailleurs il parlera de ceux qui sont habillé en monsieur car le costume joue un rôle dans "la distinction" ce qui est moins évident aujourd'hui- et s'il y avait que ça de moins évident ...) qui n'est autre que son frère.

"*Je suis du peuple, moi ; vous êtes un de qualité vous !* un frère qui a trahi "le peuple". En conséquence quand l'armée est dite plus fière chaque jour de promener le jeune étendard du peuple souverain est-ce l'étendard du peuple français tout entier ou de sa partie, disons consciente ? Toute la contradiction apparaît dans la version d'un article de la constitution de 89 :

« *Quand un gouvernement viole de droit du peuple, l'insurrection est pour celui-ci le plus sacré le plus indispensable des devoirs* ».

On peut penser que le droit est violé pour tout un peuple alors qu'une partie seulement s'insurge.

Le peuple est aussi défini par rapport aux rois, aux tyrans aux despotes dans les expressions suivantes :

la victoire des peuples sur les rois, les despotes tarabustent le peuple, le matador des peuples modernes. On raconte qu'à Paris le peuple et le gouvernement ne sont pas d'accord.

³ Association montalbanaise Iberia Cultura

En contre partie il parle du peuple que l'on a trahi. Aussi cette contradiction est utilisée par les politiciens qui utilisent le mot peuple pour le tromper en disant : *le peuple est gorgé de liberté*.

"Depuis 1830, la dimension du Louvre et des Tuileries a doublé ; mauvaise affaire pour le peuple !"

Cette phrase qui symbolise le rapport au pouvoir dit bien que, si le peuple ne se définit pas essentiellement dans le face à face liberté / despotisme, ce face à face est la matrice de celui qui occupe l'esprit de Cladel, l'opposition : va-nu-pieds / vauriens.

Je profite de l'occasion pour faire observer l'anomalie castillane : le mot pueblo désigne à la fois le peuple en général et la communauté du village. Dans cette source, des confusions peuvent naître plus que dans les autres langues.

9- Nâzi, comme son nom ne l'indique pas est une autre vieille femme (un débat sur la fonction des femmes dans l'œuvre de Cladel serait le moyen de belles découvertes⁴) qui a beaucoup souffert et raconte sa vie à Cladel. Précisons que les occitanismes seront rares même si on est retourné "au pays" et je pense que ce n'est pas sans rapport avec le fait que c'est une femme qui parle.

On retrouvera le fameux "Pécaïre" et le nom de famille *le Garrèlou ainsi nommé parce qu'il avait une jambe en forme de faucille et clochait en marchant*. On va cette fois observer des comparaisons : *rugueuse comme l'écorce des chênes ... rouge comme les braises... piètre comme l'aube*.

En fait Cladel utilise assez rarement le 'comme.

10- L'Hercule qui est une nouvelle adaptée par le TPO pour la soirée théâtre de vendredi. J'indique que l'autre partie de la soirée est une pièce *l'Ancien* qui a pour titre, quand elle est présentée sous forme de nouvelle, *Cœur d'Or*. On va cette occasion entrer dans le monde des interjections puisqu'on y retrouve la plus originale : *Sufficit !*

Voici pêle-mêle extrait de l'œuvre : Bigre / zut / Sacré nom d'un pieu / Nom d'un chien / ohé / Sapristi / Suffit / Fouchtra / He bien! hé bé / Pardi / Sapiente / Morbleu / Sacrebleu / Pardienne / Parbleu / Peste / Cordieu / Nom de dieu / Tonnerre /

Celle qui symboliserait le mieux Cladel et qu'il utilise le plus : Hélas !

Ajoutons : Pardié / Sacréjeu !

11 - Montauban-Tu-Ne-Sauras-Pas. Cette nouvelle essentielle qui raconte la vie du père de Cladel et la réconciliation avec le fils est trop émouvante pour se laisser observer.

Indiquons une autre tradition cladélienne consistant à mettre une nouvelle familiale par livre et j'avais pensé au doux rêve de rassembler les nouvelles en question dans un seul livre⁵ car l'émotion des textes y est si vraie que Cladel y abandonne ses excessives préoccupations linguistiques. On trouve :

1 - Donc dans *les Va-nu-pieds* en 1873 : *Montauban-Tu-Ne-Sauras-Pas* (l'histoire de son père)

2 - Dans *Urbains et Ruraux* en 1884 : *Treize* (l'histoire de l'achat de son remplaçant pour le service militaire)

3 - Dans *Héros et Pantins* en 1885 : *Zéro en chiffres* (l'histoire de son grand-père le faisant évader du collège)

4 - Dans *Geux de marque* en 1887 : *Jean de Dieu* (l'histoire de son oncle)

5 - Cette histoire est reprise sous le nom de *Quille-Bétail* dans *Seize morceaux de littérature*.

Ajoutons dans le domaine autobiographique *Léon Cladel et sa kirielle de chiens* qui est en fait la biographie de ses chiens.

12 - Revanche, la dernière nouvelle termine le livre par ces mots : « *Les petits se lèveront un jour... rien n'est perdu ... Vive la République* ». Un homme prononce ces dernières paroles mais la femme y est tout aussi héroïque.

⁴ J'ai finalement publié un livre dans ce sens : Léon, Cladel au féminin

⁵ Ce livre est disponible gratuitement sur ce blog : Emotions autobiographiques

Pour terminer je vais me contenter à titre indicatif d'évoquer des mots français que je trouve assez perdus : un *stathouder*, il y a aussi la *mitraille thiériste* mais là je n'ai eu qu'un temps d'hésitation pour comprendre.

Ailleurs : *les propylées, quinquets, s'aboucher, un londrès entre les dents, tumultuaire, l'ex-reître, gargousses, vélites, bargouigner, absolienne, or ça pour ça alors, éteule, s'ébaudir ... vêtu d'une stambouline, on vironait avec la terre, les gogailles, moricaud pour dire maure, les succubes et les goubes, l'aquilon, le beuglin, les odeurs d'opoponax, la camuse qui est la mort (mot que je n'ai trouvé nulle part et l'expression est : il est dangereux de causer de la camuse un vendredi)*. Et cette expression : *avec ça, désormais on pouvait boulotter un brin, et, viedaze ! il boulotta*. Ce qui veut dire : il s'amusa bien ! Dans nos régions ça veut dire, "travailler", or dans le sud-est, on considère, comme le dictionnaire, que le sens de "boulotter est "bien manger" ! Travailler c'est boulonner en rapport avec boulon !

Dans son dernier livre, *Deux femmes un soir*, Dominique Rolin qui est la petite fille de Léon Cladel fait dire à une des deux femmes, Constance : *Tu devrais suggérer à ton arménien de Tours, l'idée d'un dictionnaire des mots hors d'usage. On l'intitulerait : les obsolètes.*

Pour que ma conférence ne devienne pas trop obsolète, voici la conclusion.

D - Conclusion

Ni faute, ni accident, ni décoration, ni éphémère, l'usage du mauvais français est une marque de fabrique chez Cladel. Ces occitanismes, d'autres diront ces barbarismes, véhiculent une nécessité : rendre compte d'une parole populaire. Il ne le fait pas à la mode directement réaliste, il essaie de placer de manière juste et équilibrée tout ce qu'il emprunte aux autres langues et plus particulièrement à l'occitan. Toute langue bouge. Par exemple, j'ai appris récemment qu'en Italie les jeunes, pour dire un amour déçu utilise une contraction d'amore et moribondo et disent de quelqu'un : "il est amoribondo" que nous pourrions traduire par "il est amouribond" et il me semble que l'expression vaut d'être popularisée sauf si la réalité de l'amour déçu disparaît. Il s'agit là d'impuretés de la langue aux yeux des classiques. Cladel s'en empare mais, pour lui, gare à ceux qui les utilisent sans réfléchir. Parlant de ses rencontres avec Baudelaire dont il aimait les charmes de la parole il dit : *« Tout est permis aux orateurs profanes ou sacrés qui sont, sinon tous, du moins la plupart de très piètres virtuoses; mais nous, ouvriers littéraires, purement littéraires, nous devons être précis, nous devons toujours trouver l'expression absolue ou bien renoncer à tenir la plume... Allons donc ! un néologisme ne fait peur qu'aux académiciens qui, Sainte-Beuve et Victor Hugo exceptés, jargonnet plus ou moins. »*

Ceci étant quelle conscience Cladel avait-il de la langue occitane qu'il appelle le patois, le romano-gascon ou le gascon ou la langue d'oc ?

Parlant d'un algérien qui était à Montauban il dit :

"Sa connaissance de notre idiome se bornait à peu de mots. Il vendait très bien, comptait encore mieux, et c'était merveille que de l'entendre répondre en sabir aux paysans quercynois qui s'exprimaient dans une langue presque aussi gutturale que la sienne."

Il avait en fait une conscience surtout orale et je trouve cette observation très significative à ce sujet ainsi que l'utilisation du mot sabir.

Mais alors, il utilisait un argot ?

le nombre des vrais artistes a sensiblement diminué depuis que l'on cherche à remplacer la langue par l'argot et, par de grossières ébauches, les délicatesses du fini (dans Une Brute)

Cladel, dernier paradoxe de cette intervention, n'aimait donc pas l'argot alors qu'il montra un total irrespect pour la langue française.

Il faut s'entendre sur la définition de l'argot qui va nous permettre de revenir sur un sens de la langue. Nanni Moretti, cinéaste italien, n'hésite pas lui non plus à refuser l'argot de manière explicite (l'argot populaire, journalistique etc.)(?). Il prétend qu'utiliser l'argot est un manque de respect envers les autres. L'argot n'est donc pas dans le mot mais dans l'usage de ce mot. Si j'utilise l'argot pour parler en cercle fermé, pour enfermer la communication alors il peut être une manifestation de mépris vis-à-

vis de l'autre, une exclusion de celui qui n'est pas branché. En retour l'écrivain doit mettre ses mots en situation pour qu'ils permettent une ouverture d'une langue qui développe la communication. Les écrivains que Cladel condamne pour utilisation de l'argot (il est dommage qu'il ne donne pas d'exemple) sont, je pense, des écrivains qui reprennent sans les travailler des expressions de la parole. J'ai essayé moi-même de ne pas trop enlever du contexte les mots et expressions mentionnées car la quête de cette langue n'est pas linguistique. Elle est liée à une volonté : dire **les va-nu-pieds**,...

Pour sortir du cadre franco-français disons un mot de l'arabisation en Algérie. On a donc d'un côté les francophiles qui peuvent être d'ex-colonialistes ou des démocrates et de l'autre les arabisants qui se situent eux aussi sur un vaste échiquier politique pouvant aller des démocrates aux islamistes (le même écart exista dans les rapports à l'occitan). Abdou Eliman, un linguiste, se situe contre les deux démarches avec l'accent oranais qu'il n'a pas quitté même s'il a quitté Oran. Il pense à l'arabe populaire et il défend l'idée qu'il faut, à l'école, partir de là.

"Quand un Algérien arrive à l'école il a tendance à utiliser sa langue maternelle. Or on lui présente une autre langue en lui disant : « c'est celle-là la tienne » [autre fois il s'agissait du français et maintenant de l'arabe classique]. Dès son jeune âge, on lui impose de tricher, de truander ; « Je dois faire croire que la langue de l'école c'est ma langue maternelle" se dit-il continuellement On est dans une hypocrisie terrible. Sur le plan de l'identité, cela veut dire qu'il y a une partie de nous-mêmes (moi, j'appelle ça un clivage de sujet) qu'on va cacher dans l'expression publique. On va en avoir honte parce qu'elle n'est pas valorisante, peut-être même dégradante."

La quête de Cladel, celle d'une langue où la parole de l'humain commun est, par la littérature, mise en situation de dignité, n'est pas une quête d'hier mais une quête de toujours, une quête mille fois recommencée sur tous les lieux du globe, une des quêtes les plus universelles qui soit.

Spécialiste dans l'hors-sujet permettez que je termine, avant le cadeau final annoncé au début, par les propos d'un philosophe ce qui va nous entraîner loin du linguistique.

Cladel n'a jamais fait référence à Marx. Ceci étant en France c'est le courant marxiste qui aurait pu s'intéresser à Cladel. Reprenant souvent un schéma littéraire connu, celui des Trois Mousquetaires, j'indique que notre pays a eu droit à ses trois mousquetaires de la philosophie marxiste et l'un d'eux à lu en partie Cladel. Le plus connu vient de faire la Une de journaux à travers le monde, en France y compris. Il s'appelle Louis Althusser. Disons qu'il est le "Athos" de l'équipe. L'autre en est le joyeux vivant, le beau mangeur, le "Porthos". Comme le précédent il fut en marge de l'institution PCF, symbolisée par le bel Aramis qui est Lucien Sève. Le Porthos est un inconnu, un mal aimé, un refoulé français typique. En 1992 un de ses livres posthumes a été publié sans le moindre écho : Rythme analyse. Qui est-il ?

Voici ce qu'en note, il dit de Cladel dans son récit de la Commune (8) et après avoir cité très longuement le livre de Cladel **I.N.R.I** (c'est la plus longue citation au sujet de Cladel que je n'ai jamais lu pour la période moderne) il présente ainsi le roman:

"Léon Cladel, **I.N.R.I** : roman commencé en 1872 et publié seulement en 1931, quarante ans après la mort de l'auteur. De faible valeur littéraire, de valeur historique à peu près nulle, ce livre et ce fragment n'en ont pas moins un grand intérêt sociologique. Notons d'abord l'abondance et l'importance des symboles, mais aussi leur pauvreté. Le peuple et le prolétariat n'inventent plus de symboles ou fort peu, ils utilisent dans l'action les plus anciens, jusqu'au coq gaulois. Les franges d'argent ou d'or signifiant que le Comité central de la garde nationale cède le pouvoir à la Commune élue, sans cependant disparaître. Le titre même du roman de Cladel sacralise Paris très chrétiennement, en la comparant au Christ. Paris est le Christ de la liberté, la France le christ des nations. Ce qui n'empêche pas un certain érotisme de couronner la fête. Notons aussi dans cette brève analyse de contenu, la contusion et la richesse de l'idéologie. Le communisme, le fédéralisme, l'internationalisme se mêlent curieusement et indiscutablement dans une image de la décentralisation triomphante à Paris. »

Je ne vais pas faire un commentaire de ce commentaire, sauf pour dire qu'il est difficile de juger de la valeur littéraire d'un ouvrage de Cladel si on ne le met pas en perspective avec son œuvre.

Henri Lefebvre, puisque c'est de lui qu'il s'agit, fait un contre-sens quand à la valeur historique (ce point est lié au précédent). Il s'attendait sans doute à trouver l'évocation des grands personnages de la Commune ce que Cladel évite pour la Commune comme pour le reste de la société. Je rappelle qu'il a décidé d'ignorer les Autorités. Si Henri Lefebvre a lu Cladel c'est d'ailleurs parce qu'il est un philosophe du quotidien, cette notion qui lui est si chère comme celle de la parole d'où la phrase que je lui ai reprise pour la mettre en exergue de ce travail : "L'écriture est l'anti-parole".

Et le quatrième mousquetaire ? Sans commentaire là aussi je vous donne son nom : Roger Garaudy. On ne fait pas de statues pour les philosophes mais la postérité saura se souvenir de Garaudy mieux que de Lefebvre. Quel dommage !

J'avais promis un mot sur la poésie en oc de Cladel. Il faut savoir que Cladel un jour a rompu avec la poésie, alors là aussi il y avait paradoxe chez le romancier car à écrire en oc il lui fallait revenir à la poésie. Pourtant pour la mort de Fourès en 1891, il a accepté, avec Perbosc, de publier un poème mais avec les conditions suivantes qu'il exprime à Persboc le 15 Novembre 1891 :

« Mon cher Perbosc, il n'est pas possible que cette pièce soit signée de moi seul, par la raison bien simple que vous y avez collaboré ; puis voici près d'une quinzaine que j'écrivis à Xavier de Ricard... qu'ayant tenté de faire une poésie romane en l'honneur de notre ancien camarade, j'y avais complètement échoué ; que grâce à vous cependant qui l'aviez remise sur pied, car elle ne tenait pas debout, elle paraîtrait signée de votre nom et du mien dans l'opuscule qui sera consacré à la mémoire de notre ami. »

A Auguste Fourès

O Troubaire, amie, ara as clucat l'él

Al lum del soulel e de las estelos.

Tout s'escantis pas al founs del toumbèl ;

Tas obros viuran, -immourtalos, elos.

Sempre dins tous cants viuran jous lou cèl

Toun cerbèl de foc, toun amo flourido,

Toun cor libre e franc, tas alps d'auzèl ;

A qui qu'ès dintrat dins l'etèrno vido.

Ta sègo regrelho : o gauch subrebèl !

Lous qu'as espelits trenoun ta garlando.

Patrial paraire als aujols fidèl,

Per tu l'Panteoun méjournal s'alando.

Traduction de Perbosc

O poète, ami, ores tu as clos les yeux à la lumière du soleil et des étoiles.

Tout ne s'éteint pas au fond du tombeau ; tes œuvres vivront, - immortelles, elles.

Toujours dans tes chants vivront sous le ciel ton cerveau de feu, ton âme fleurie,

ton cœur libre et franc, tes ailes d'oiseau ; voilà que tu es entré dans l'éternelle vie.

Ta moisson regerme : ô suprême joie ! les disciples que tu as animés tressent ta couronne.

Défenseur patrial fidèle aux aïeux, pour toi s'ouvre le Panthéon méridional.⁶

Est-ce une fin en beauté ?

Avec Cladel peut importe la fin, seul compte le chemin, celui de la littérature émancipatrice. Sur ce chemin, je place l'expo qui par une coïncidence étrange occupe en ce moment même le hall de la

⁶ Belle occasion de rappeler la publication en 2011 du très beau livre mis au point par Fabrice Michaux, Léon Cladel Poésies aux éditions Arelire.

bibliothèque. Je viens de parler d'Henri Lefebvre qui sa vie durant nous invita à penser le monde entre quotidienneté et modernité pour ainsi œuvrer au mieux à sa transformation. Cladel était sur cette pente. Dans l'expo vous avez le quotidien avec Jean-Marc Rueda et le moderne avec Rosendo Li⁷. Je ne vais pas rentrer dans ma définition de ces deux notions. Pour terminer je m'en tiens à ma conclusion d'il y a deux ans : de toute façon Cladel continue. Il n'en est qu'à ses débuts aussi pour sa quête, je reprends le slogan de Bernard Lubat : ce n'est qu'un combat, continuons le début.

Histoire du siège de Lisbonne, José Saramago, portugais, livre publié au Seuil en 1992

Voici un extrait de la page 218.

Il y a deux personnages, Maria Sara, disons responsable chez un éditeur et Raimundo Silva, correcteur dans la même maison. Ce dernier téléphone à madame, malade, qui lui avait, auparavant, téléphoné mais il était absent. Sa femme de ménage lui avait laissé un mot sur la table pour l'en informer. Nous prenons la conversation en cours.

« Et vous ne pensez pas qu'il serait temps de me demander pourquoi je vous ai téléphoné, Pourquoi m'avez-vous téléphoné, Je ne sais pas si j'aime ce ton, Donnez de l'importance aux mots, pas au ton, J'aurais cru que votre expérience de correcteur vous aurait enseigné que les mots ne sont rien sans le ton, Un mot écrit est un mot muet, La lecture lui donne une voix, Pas quand elle est silencieuse, Même ainsi, ou pensez—vous que le cerveau est un organe silencieux, monsieur Raimundo Silva, Je suis un simple correcteur, je fais comme le cordonnier qui ne voit pas plus loin que la chaussure, mon cerveau me connaît mais moi je ne sais rien de lui, Observation intéressante, Vous n'avez pas encore répondu à la question, Quelle question, Pourquoi m'avez—vous téléphoné, Je ne sais pas si j'ai envie de vous le dire maintenant, Finalement je ne suis pas le seul à être lâche, Je ne me souviens pas d'avoir parlé de lâcheté, Vous avez parlé de manque de courage, Ce n'est pas la même chose, Les deux faces d'une monnaie sont différentes mais c'est la même monnaie, Sa valeur n'est inscrite que sur une face, Je ne comprends pas cette conversation et je pense que nous devrions l'interrompre, sans compter que, malade comme vous l'êtes, c'est une imprudence, Le cynisme ne vous sied pas, Je ne suis pas cynique, Je le sais, cessez donc de feindre, Sérieusement, je pense que nous ne savons plus ce que nous disons, Moi je le sais très bien, Alors, expliquez—moi, Vous n'avez pas besoin d'explication, Vous éludez la question, C'est vous qui l'éludez, vous vous cachez derrière vous—mêmes, vous voulez qu'on vous dise ce que vous savez déjà, S'il vous plaît, Quoi, s'il vous plaît, Je pense que nous ferions mieux de raccrocher.

Notes :

1 - ***La vie quotidienne dans le monde moderne***, Henri Lefebvre, Gallimard 1968

2 - ***Dux***, nouvelle de Cladel publiée dans ***Bonshommes*** 1879 et dans ***Gueux de marque*** 1887

3 - ***L'Amour romantique*** publié en 1882 qui contient la nouvelle ***Aux Amours Eternelles*** écrite en 1858

4 - Appel pour l'avenir de la langue française publié dans ***le Monde*** pendant l'été 1992. On y trouve les belles intentions : "Nous sommes pour la diversité des cultures du monde." Avec cet état des lieux de la langue française « Si nous ne réagissons pas très vite, nous allons nous retrouver, sans même nous en rendre compte, dans la situation où était le Québec il y a trente ans.... » De qui se moque-t-on ? Pas du Québec sinon Jacques Bertin n'aurait pas signé la pétition. Donc de la France !

5 - ***Les va-nu-pieds*** publié en 1874-1876-1881-1884.

6 - ***I Disperati*** de Gianni Rocca publié à la Mondadori en 1991

7 - ***II cinema di Nanni Moretti*** CUEC 1990

8 - ***La proclamation de la Commune***, Henri Lefebvre, Gallimard, 1965

Concernant les dictionnaires, je vous renvoie aux classiques.

⁷ Une expo des peintures de Rosendo Li était alors à la Bibliothèque municipale de Montauban.